

1

Liège, 1878...

– Charlotte ! Tu descends...

Ma mère reçoit sa meilleure amie et son fils Arthur. Je suis tirée à quatre épingles. Il y a du mariage dans l'air... Je descends. Mes pieds me semblent faits de plomb.

– Voilà, mère, je suis prête. À quelle heure arrivent-ils ?

Ma mère s'appelle Hortense, elle est grande et très élégante. Je la trouve très belle avec sa chevelure brune à bouclettes retenue par une jolie barrette dorée. Sa longue robe de velours vert bordée de dentelle lui va à ravir. La couleur de sa robe fait un rappel avec ses yeux en forme d'amande.

– Dans un quart d'heure, ils seront là. Attends, ton ruban n'est pas bien noué. Tourne-toi... Oui, c'est bien. Et tes cheveux... parfaits. Cette robe lilas est magnifique. Tu la portes bien. Fais un effort lorsqu'ils seront là. Reste polie et n'interromps pas quand on parle, comme tu l'as fait la dernière fois.

– Oui, mère, cela m'est un fardeau, vous le savez. Vous savez aussi ce que j'en pense et...

Ma mère fronce les sourcils.

– S'il te plaît, Charlotte, ne recommence pas. Tu as un âge où nous devons songer à te marier...

Nous sommes interrompues par Séverine, la servante, qui nous annonce la venue des visiteurs.

Et voilà, le scénario se répète. Nous nous installons au petit salon fleuri. C'est ainsi que l'on nomme cette pièce. Papier peint fleuri, vitrines ornées de vases Boch frères et deux guéridons décorés d'opaline. Les tons sont harmonieux. Mère a beaucoup de goût.

Je préfère regarder ce décor autour de moi que porter mes yeux sur Arthur. Il est laid et il louche. Évidemment, sa fortune est importante. Exerçant la profession de banquier, il est veuf et de trente ans mon aîné ! Je n'ai que dix-sept ans et je rêve d'autre chose. Je veux être enseignante et rejoindre l'équipe de l'école de Gatti de Gamond. Je maîtrise l'anglais et le flamand, et ce, grâce à un tuteur, Monsieur Alphonse Van Neel, qui a des origines hollandaises. Sa famille a fui la misère aux Pays-Bas. Il avait quinze ans quand il a immigré en Belgique.

Ma mère me donne un coup de coude.

— Charlotte, Madame Durieux t'a posé une question.

Je rougis et me pince les lèvres.

— Oh, excusez-moi, madame. Que disiez-vous ?

Madame Durieux a un air pince-sans-rire, un double menton et des yeux de taupe.

— Que pensez-vous des projets de mon fils ?

Je la regarde en haussant les sourcils.

— Mais très bien. Investir à l'étranger, pourquoi pas ?

— Voyez-vous, ma petite Charlotte, vous ne manquerez de rien avec mon fils chéri. Vous aurez un bon statut social, un bel avenir. Ce n'est pas négligeable, sachez-le.

— Vous savez, Madame Durieux, en dépit de tout le respect que j'ai pour votre fils et vous-même, je ne suis pas encore prête pour le mariage. Je ne peux pas vous dire oui à ce projet et...

Mère est en colère...

— Charlotte ! Tais-toi, tu es arrogante.

Je me lève et cours à l'étage. Je m'enferme dans ma chambre.

Séverine toque à la porte.

— Ouvre-moi, Charlotte, je t'en prie.

Séverine a été ma nourrice et je suis très proche d'elle. J'ai grandi avec son fils Clément. Il travaille dans l'usine de mon père.

– Viens, entre, c'est ouvert. J'en ai assez. Tu imagines ? Être l'épouse de ce vieux !

– Calme-toi, ma Charlotte, ce mariage ne se fera pas.

J'ôte avec rage les rubans de mes cheveux.

– Tu crois ? Mais ma mère y tient.

Séverine m'entoure de ses bras.

– Elle veut ton bonheur avant tout, elle a des règles à suivre et fait en sorte de respecter certaines conventions, mais ce n'est pas pour autant qu'elle cédera. Allez, fais-moi un beau sourire.

Je la serre dans mes bras.

– Tu me rassures, merci. Parfois, je doute et perds confiance. Je veux être enseignante et, plus encore, avoir ma propre école, être libre, et tu sais les sentiments que j'éprouve pour Clément...

2

Tout est rentré dans l'ordre, ma mère n'insiste plus. Elle connaît mes projets et j'ai osé évoquer Clément devant elle. Elle en parlera à mon père en douceur et par étapes. Cela vaut mieux, car c'est beaucoup de choses à la fois.

Mon père s'appelle Edmond et, pour l'instant, il est de bonne humeur. En effet, la construction du barrage de la Gileppe est terminée. Il facilitera le lavage des laines.

L'inauguration aura lieu en présence de Léopold II. Nous y serons invités ainsi que les autres industriels de la Vesdre et des régions avoisinantes. Elle se déroulera le 28 juillet. Par la suite, nous assisterons à un repas organisé pour l'occasion. La journée sera bien remplie. Clément, le bras droit de mon père, fera partie des convives. À défaut de ne pas avoir eu de fils, mon père a pris sous son aile Clément, qui est orphelin de père. Un grand nombre d'accidents surviennent à l'usine. Il n'y a aucune grille ni aucune plaque. Mon père aimerait investir dans ces protections. La vie des ouvriers est très pénible, et je sens un sentiment de révolte grandir en moi. J'en veux à mon père d'utiliser des enfants. Cependant, c'est un débat que je ne peux entamer avec lui.

Avec Clément, j'en parle. Mon père l'écoute beaucoup.

Delphine, la fille de nos voisins, m'appelle et me fait signe de la main.

— Il y a longtemps que tu attends ? Je suis un peu en retard.

Elle est rousse et son visage est abondamment garni de taches de rousseur. Elle n'est pas jolie, mais a un beau sourire, charmant même. Plutôt grande, elle a de belles rondeurs qu'elle essaie de cacher au moyen d'un corset bien serré.

— Non, cinq minutes, ce soleil fait du bien. Tu as eu une bonne idée pour cette balade. Après, si tu veux, nous irons boire un chocolat chaud au salon de thé *Le Gourmand*.

— Très bonne idée. Je viens d'apprendre le mariage précipité de Victor, le fils de l'avocat. Il aurait engrossé sa cousine...

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Pas possible ! Victor, ce garçon timide et réservé ? Je n'en reviens pas. Sa cousine est très frivole. Quel mariage malheureux cela promet d'être ! Victor mérite mieux.

Delphine me prend par le bras.

— Tu sais, j'ai reçu une lettre de Roland où il me déclare son amour.

— Oh ! Delphine ! Tu ne vas pas te marier toi aussi !

Elle hausse les épaules.

— Mais non ! Moi aussi j'ai envie de profiter. Je suis comme toi, j'ai mes rêves.

Elle a cette manie de toucher les pompons de sa ceinture. Je l'admire, elle est intelligente.

Tout comme moi, elle se bat pour la liberté de la femme.

Une fois par mois, notre groupe, constitué d'une dizaine de femmes, se réunit. Dans notre petit comité, il y a deux poétesses. Elles écrivent des poèmes qu'elles cachent tels des secrets. Elles ne les dévoilent que pendant nos réunions.

Léopold II est anti-artistes. Il prétend que ces gens-là sont liés avec toutes les couches de la société et que, pour cette raison, ils sont dangereux...